

The Witch

La sorcellerie à travers les âmes

Pascal Grenier

Numéro 302, mai 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82171ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grenier, P. (2016). Compte rendu de [The Witch : la sorcellerie à travers les âmes]. *Séquences : la revue de cinéma*, (302), 33–33.



Aux confins de l'allégorie et de la fantasmagorie

The Witch

La sorcellerie à travers les âmes

Pour son premier long métrage, le jeune Roger Eggers s'inspire de vieux contes et légendes et propose un vent de fraîcheur dans le cinéma fantastique contemporain. À mille lieues des productions hollywoodiennes qui pullulent sur nos écrans à coups d'exorcismes et de phénomènes paranormaux, Eggers nous plonge au cœur de la Nouvelle-Angleterre du XVII^e siècle dans un univers de sorcellerie et de fantasmagorie pour un premier film aussi surprenant qu'épouvantable.

PASCAL GRENIER

On ne peut pas dire que le cinéaste canadien Robert Eggers a manqué d'ambition pour son premier long métrage. En campant son action en 1630, dans une Amérique puritaine, en pleine période de colonisation anglaise, ce film d'épouvante illustre le calvaire et la véritable descente aux enfers d'une famille frappée par le malheur et la tragédie. Dès le départ, le réalisateur brosse un tableau assez rugueux de la misère qui s'abat sur cette famille d'excommuniés. La conviction religieuse inébranlable des parents parvient à entretenir l'espoir d'une vie meilleure malgré un sentiment oppressant et un sentiment de lutte et de superstition qui guette cette famille dont la foi est rapidement mise à l'épreuve après la disparition soudaine du dernier-né.

En évitant les poncifs du genre et les effets de suspense rattachés au drame d'épouvante traditionnel, Eggers s'en éloigne pour mieux s'attarder sur les conséquences et les discordes des membres de la famille dont certains sont empreints de futures névroses.

Contrairement aux productions plus luxueuses et financées par les grands studios, ici tout semble être plus appliqué qu'à l'accoutumée. En misant sur le symbolisme comme cette forêt – dépeinte comme une terre hostile où sévit le mal absolu – ou encore les images de bêtes mutilées, tout le film repose sur une ambiance éprouvante de lutte et de survie qui guette cette famille. Les teintes brunâtres et les somptueux éclairages naturels à la chandelle sont autant d'éléments de mise en scène auxquels le cinéaste a recours afin de créer un climat à la fois glacial, inquiétant et viscéral.

En évitant les poncifs du genre et les effets de suspense rattachés au drame d'épouvante traditionnel, Eggers s'en éloigne pour mieux s'attarder sur les conséquences et les discordes des membres de la famille dont certains sont empreints de futures névroses. D'un classicisme absolu, on est en présence d'une œuvre austère aux dialogues très précis; autant dans la justesse

des mots de l'époque que dans l'accent acéré des comédiens. Le style âpre est rehaussé d'une musique languissante, mais fort efficace de Mark Korven (**Cube**), qui ajoute au sentiment d'inconfort de plus en plus pesant et oppressant. Assez paradoxalement, tout le film est essentiellement basé sur des faux-semblants, et les aspects surnaturels liés à la sorcellerie sont beaucoup moins intéressants ou pertinents que la description de cette pratique religieuse et des failles qui se dessinent peu à peu chez cette famille. Le fait que le Mal gangrène peu à peu la famille en s'attaquant d'abord aux enfants est un choix judicieux et instaure un climat de plus en plus étrange à mesure qu'ils en deviennent à la fois les victimes et les vecteurs. Par conséquent, le cinéaste prend le pari artistique de ne pas laisser le spectateur en plan avec ses spéculations et propose une finale plus convenue et théâtrale (inspiré visiblement par **The Wicker Man**) où la jeune fille (campée à merveille par l'impressionnante Anya Taylor-Joy) choisit de se libérer de son carcan familial et religieux.

Outre les qualités formelles du film et la qualité de la mise en scène et de l'interprétation, et en dépit d'un budget restreint (3.5 M\$) et d'un rythme parfois un peu (trop) lent pour le genre, ce film très soigné, aux confins de l'allégorie et de la fantasmagorie, se laisse interpréter de bien des façons: ainsi peut-on voir tout le film comme une critique assez virulente de l'intégrisme religieux et du puritanisme importés par les premiers colons néerlandais et anglais de l'époque dans un pays qui deviendra les États-Unis. Ou encore, doit-on voir le film comme une allégorie d'un état des lieux actuels où l'aspect religieux, qui prend une part très importante dans le quotidien d'une famille, peut engendrer le mal par le mal? Coûte que coûte, Eggers a réussi un impressionnant premier coup de chapeau.

★★★★½

■ LA SORCIÈRE | **Origine:** États-Unis/Canada – **Année:** 2015 – **Durée:** 1 h 32 – **Réal.:** Robert Eggers – **Scén.:** Robert Eggers – **Images:** Jarin Blaschke – **Mont.:** Louise Ford – **Mus.:** Mark Korven – **Décor:** Mary Kirkland – **Cost.:** Linda Muir – **Int.:** Anya Taylor-Joy (Thomasin), Ralph Ineson (William), Kate Dickie (Katherine), Harvey Scrimshaw (Kaleb), Ellie Grainger (Mercy), Lucas Dawson (Jonas) – **Prod.:** Daniel Bekerman, Lars Knudsen, Jodi Redmond, Rodrigo Teixeira, Jay Van Hoy – **Dist.:** Remstar.